



CORNARO,

TYRAN PAS DOUX,

TRADUCTION EN QUATRE ACTES ET EN VERS

D'ANGELO,

TYRAN DE PADOUE,

Par M^M. Dupeuty et Duvert,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, LE 18 MAI 1835.



PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
CORNARO, homme farouche et crédule.....	M. LAFONTAINE J ^r .	faible femme.....	M ^{lle} BÉGAN.
MOLLEFFO, Poëlier-fumiste, moyen-âge.....	M. CH. POTIER.	POLICHINELLA, femme de chambre de Castorine.....	M ^{lle} É. STÉPHANIE.
PSALMODI, paillasse sentencieux et viodicatif.....	M. FORTENAT.	CACHÈ, notre femme de chambre.....	M ^{lle} CAROLINE.
CASTORINE, épouse de Cornaro, vertueuse et adultère..	M ^{lle} C. STÉPHANIE.	Un NOTAIRE, officier public.....	M. BALLARD.
MALAGA, danseuse de corde,		UNE VOIX dans la salle.....	M. CASSEL.
		Le SOUFFLEUR du théâtre....	M. ACHILLE.

La scène se passe à Paris; le premier acte, dans le jardin de Tivoli; le deuxième et le troisième, chez Cornaro; le quatrième chez Malaga.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le jardin de Tivoli illuminé d'un lampion, au-dessus duquel on lit : Ceci est une illumination.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORNARO, MALAGA, PSALMODI.

(*Psalmodi est endormi, il a un violon auprès de lui.*)

MALAGA, entrant avec Cornaro par la droite.

Quoi! père Cornaro, mais je n'en reviens pas! Vous ici? dans ces lieux?

CORNARO.

Oui, je suis sur ton pas;

Oui, Tivoli, ce soir, ouvre à ton bénéfice.

De mes trois francs dix sous j'ai fait le sacrifice,

Pour obtenir un mot, un regard simple et doux,

Je t'apporte mon cœur et mes trois francs dix sous.

MALAGA.

Un homme marié! Quelle horreur!

CORNARO, avec passion.

Eh! qu'importe!

Beaucoup plus que la loi, la passion est forte;

Te suivre est mon bonheur, souvent quand je suis seul

Je donnerais vingt francs pour être un épagnol,

Et malgré mes vieux jours, je crois, miséricorde!

Que j'apprendrais, cruelle, à danser sur la corde,

(*D'une grosse voix.*)

Pour te suivre encore là. Si ton cœur le voulait,

Que je serais heureux d'être ton beau valet!...

MALAGA.

Arrête! quelle voix! quels cris d'hippopotame!



Êtes-vous le cousin du bourdon Notre-Dame ?

CORNARO.

Non. Quant à mon amour, nous sommes à Paris ;
La loi sur le curial n'atteint pas les maris.

MALAGA.

Oui, mais l'indigne objet de ce feu ridicule,
Le connaissez-vous bien ? Moi, je suis funambule ;
Le hasard à Paris n'a point conduit mes pas,
J'y viens pour des projets que l'on ne connaît pas.
Répondez ! savez-vous ce que c'est qu'une mère ?

CORNARO, un peu étonné.

La question, ma belle, est extraordinaire.

MALAGA.

J'en conviens... Répondez, et parlez sans détour.

CORNARO.

Communément, c'est celle à qui l'on doit le jour.

MALAGA.

Votre réponse est juste et pleine de mérite ;

(Lui serrant la main.)

Vous êtes très-malin, je vous en félicite.

CORNARO, s'inclinant

De rien !

MALAGA.

Ce n'est pas tout, en fait de questions,
J'ai de quoi vous fournir, j'ai des provisions.
Dites-moi, savez-vous ce que c'est qu'une femme ?

CORNARO, finement.

J'en ai quelque soupçon. Demandez à madame
Cornaro, vous verrez qu'en mainte occasion...

MALAGA, l'interrompant vivement

Très-bien ; vous le savez.

CORNARO, à part.

Quelle obstination

Met-elle à m'adresser des phrases saugrennes,
Des questions sans suite, et qui tombent des nues ?

MALAGA.

Vous ne devinez pas où je veux en venir ?

CORNARO.

De comprendre cela je n'ai pas le plaisir.

MALAGA.

C'est pour vous dire donc que j'avais une mère...

CORNARO.

Eh bien, je m'en doutais, ça c'est très-ordinaire ;
Même on ne peut venir au monde en sûreté,
Sans avoir accompli cette formalité.
Votre mère ?...

MALAGA, d'un air modeste.

Chantait sur la publique voie.
Il faut prendre l'état que le ciel nous envoie.

CORNARO.

Bon ! Chanteuse en plein vent, c'est un fort bel état.

MALAGA.

Surtout quand on l'exerce avec un tel éclat,
D'un ponvoir ombrageux elle bravait l'attaque ;
Car de la préfecture elle portait la plaque ;
D'un petit violon en cuivre non doré
Le poitrail maternel se trouvait décoré.
Heureuse si sa voix, au son de la quinzaine,

N'eût jamais entonné que la chanson légale ;
Mais dans la politique elle fit un écart ;
De là tous nos malheurs.

CORNARO, avec sentiment.

J'y prends beaucoup de part.

MALAGA.

Un gendarme passait, sa fureur fut sans bornes...
Oh ! qu'ils sont embêtés ces jages à trois cornes !

CORNARO.

Je suis de votre avis.

MALAGA.

Il empoigna mamam,
Et le tambour de basque, et tout le tremblement ;
Et, d'un air triomphant, il l'emmenait au poste,
Lorsqu'une jeune fille au même instant l'accoste...

CORNARO.

Ah ! c'est fort dramatique !

MALAGA.

Ange échappé du ciel,
Et tombé tout exprès sur le pont Saint-Michel,
Un affreux coup de poing, enlèbre sainte-aise,
Est par elle appliqué sur ce nez militaire.
Le gendarme roulant, honteux et tout confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

CORNARO.

Ce récit est touchant, la chose est bien certaine,
Il rappelle de loin un vers de La Fontaine ;
Mais, n'importe aux Français, le narré d'un tel fait
Ferait, étant bien fait, un effet très-parfait.
Il faudra voir.

MALAGA.

Ma mère, en cette circonstance,
Transportée et de joie et de reconnaissance,
Regarde avec dédain sa plaque de métal,
Détache de son sein l'objet préfectoral,
Puis, saisissant la main de sa libératrice :
Vous venez de me rendre un énorme service,
Prenez ! ceci toujours vous portera bonheur.
Elle est morte depuis, ma mère.

CORNARO.

Ah !

MALAGA.

Sur l'honneur,
Et depuis ce temps-là, comme feu Télémaque,
Je cours pour découvrir la maternelle plaque,
Je ne puis la trouver.

CORNARO.

C'est avoir du malheur !

(On entend Psalmodi ronfler.)

Qu'est-ce que j'entends là ? Quel est donc ce ronfleur ?

MALAGA.

C'est mon pauvre paillasse, un homme assez bizarre,
C'est le plus grand dormeur de France et de Navarre.
Ce cadeau me fut fait (car c'est un vrai trésor)
Par un de mes anciens de Dijon (Côte-d'Or)
Riche négociant, ayant le privilège
De fournir le premier la moutarde au saint-siège.

CORNARO, souriant avec malice.

Connais !

MALAGA.

Ce... Dijoier, pour plaisir aux amateurs,
Sait fabriquer un tas de petites liqueurs...
Et pour échantillon, en m'adressant cet homme,

Il m'envoya pour lui deux sortes de rogatons,
L'un extrait de Lucrèce et l'autre de Tudor :
Le premier asphyxie et l'autre vous endort.

CORNARO, *cachant.*

Mais cela peut servir en mainte circonstance,
J'en voudrais posséder un peu de cette essence.

MALAGA, *étonnée.*

Pourquoi ?

CORNARO, *avec légèreté.*

Mais pour tuer, oui, pour faire mourir.
Selon ses appétits chacun prend son plaisir.

MALAGA.

Ah ! c'est partienlier, vous êtes donc féroce ?

CORNARO, *de même.*

Qui, quand je fais du mal mon cœur est à la noce.

MALAGA.

Oh ! je n'aurais jamais pensé cela de vous.

CORNARO, *de même.*

(*D'une voix sombre.*)

Oui, je suis un tyran, ... mais un tyran pas doux.
Il ne faut pas juger l'arbre sur son croce.
J'ai sacrifié cent fois qu'on me mit à la Force ;
Tel que vous me voyez... aussi de toutes parts,
Je ne vois que sergens... et je rêve mouchards,

(*Tendrement.*)

Et pourtant je vous aime...

MALAGA, *fièvre.*

Elle est assez étrange,

Votre transition...

CORNARO, *d'un air très-étriqué.*

J'y suis forcé, mon ange,
Quand je ne trouve pas à rompre des chiens,
Je change de sujet, vois-tu ? je romps les chiens.

MALAGA.

C'est fort ingénieux.

CORNARO.

Ah ! voici votre frère !

Il arrive à propos pour me tirer d'affaire.
Je sors ; en attendant quelques instans plus doux,
Je vais tyranniser.

MALAGA.

Bien des choses chez vous !

(*Cornaro sort par la droite.*)

SCÈNE II.

MALAGA, *seule.*

Mon frère, plus souvent ! moi qui suis fille unique.
C'est mon anant à moi, c'est bien plus dramatique.
Oui, c'est mon va-au-pieds, oui, c'est mon vagabond !
Mon tout, mon Piémontais car il est du Piémont !
Poétique Piémont ! paradis des artistes,
D'où l'on tire le riz et les poëtiens-fumistes.

SCÈNE III.

MOLLEFFO, MALAGA.

(*Il entre les bras croisés et d'un air sombre.*)

MALAGA.

Ah ! c'est toi, mon trésor ?... oui, c'est bien Molleffo !
Sois toujours mon Phœon ! moi je suis ta Sapho !

MOLLEFFO, *détournant la vue.*

Va-t'en, je n'aime pas les femmes caressantes ;
Je dirai même plus... je les trouve cambétutes.

MALAGA.

Parmi tant de poëtiens mon cœur te distingua,
Tu voudrais t'éloigner en vain de Malaga.
Je demande un regard, que ton œil me l'accorde ;
Moi, je ne sais qu'aimer et danser sur la corde...
Pauvres femmes, hélas ! vers le particulier
Nous allons sans détour, comme sans balancier.

(*On entend la trompette.*)

Mais voici le signal, on attend mes services,
Je sors pour me livrer à d'autres exercices.

MOLLEFFO, *avec joie.*

Comment ! on vous attend ?

MALAGA.

Oui, pour l'ascension.

MOLLEFFO.

Ce n'est que dans deux mois.

MALAGA.

Quelle observation !

Qu'elle part d'un cœur sec ! qu'elle est d'une ame
C'est pour l'ascension, mais par la corde froide, [froide !
Ou sur la corde lèche, ou le fil de laitou...
C'est pour ça que je sors.

(*Elle baisse son balancier, et en donne involontairement un coup à Molleffo.*)

Prends garde à mon bléon !

(*Elle se retourne et fait des petits pas en sortant comme si elle marchait sur une corde.*)

SCÈNE IV.

MOLLEFFO, *seul.*

Ah ! ma position me fait perdre la tête !

SCÈNE V.

MALAGA, MOLLEFFO.

MALAGA, *rentrant gaiement.*

Encor moi !

MOLLEFFO.

Que veux-tu ?

MALAGA, *en mimant.*

Je t'aime !

(*Elle lui fait des agaceries comme on en fait aux oiseaux.*)

MOLLEFFO, *d part.*

Est-elle bête
De revenir expès! Je vois avec chagrin
Qu'elle veut me priver à l'égal d'un acrin.

MALAGA, *même jeu.*

Adieu! je t'aime! adieu!

(*Elle sort.*)

MOLLEFFO, *seul, s'essayant d'un air abattu.*

Converti de mystère
Ma vie est à secret... ainsi qu'un secrétaire.

(*Il reste pensif.*)

SCÈNE VI.

MOLLEFFO, PSALMODI.

PSALMODI, *se levant, allant vers Molleffo, et lui frappant sur l'épaule.*

Vous ne vous nommez pas Molleffo!

MOLLEFFO, *se retournant effrayé.*

Comment ça?

PSALMODI.

Je le tiens d'un boulan qui jadis vous berça.
Vous n'êtes point poëtier; un jour vous serez riche;
Vous êtes un lâlard de l'empereur d'Autriche.

MOLLEFFO, *qui parait d'abord fort surpris, lui répond tranquillement:*

Je le sais.

PSALMODI.

Bien! de plus, vous fûtes amoureux
D'une jeune fillette, une brune aux yeux bleus;
Vous ignorez son nom, chose assez peu croyable.

MOLLEFFO, *d'un ton solennel.*

Le vrai peut quelquefois n'être pas véritable:
Ça s'est vu!

PSALMODI.

Bien! item, je dois vous dire ici
Qu'elle est, depuis un mois, en pouvoir de mari;
Elle m'en a fait part, à moi, par une lettre
Qu'enfere vos mains, monsieur, je ne veux pas remettre.

MOLLEFFO, *d part.*

Mais je sais tout cela! quelle est donc sa fureur
De venir me conter ce que je sais par cœur?

PSALMODI.

Son mari, dont le nom pour vous est un mystère,
Sous clef, par jalousie, a mis sa ménagère.

MOLLEFFO, *se levant.*

Se peut-il? ah! grand Dieu! mes mollets ont frémis.

PSALMODI, *riant.*

Contenez vos mollets, mon respectable ami;
Je sais où l'on a mis celle qui vous est chère,
Si vous voulez la voir ce soir, j'ai votre affaire.

MOLLEFFO, *avec passion.*

Quoi! je pourrais la voir, lui parler et l'ouïr,
Ah! vous venez du ciel!

PSALMODI, *tranquillement.*

Non, je viens de dormir.

MOLLEFFO, *d'un air mystérieux.*

Ce soir, à l'Opéra!

PSALMODI.

Le grand?

MOLLEFFO.

Non! le Comique;
On n'y redoute point l'affluence publique,
On est bien plus tranquille.

PSALMODI.

A minuit!

MOLLEFFO.

A minuit!

PSALMODI, *d part.*

En attendant le soir, je vais finir ma nuit.

(*Il se remet à dormir.*)

SCÈNE VII.

MOLLEFFO, puis MALAGA.

MOLLEFFO, *d'abord seul.*

Je n'ai pas demandé le nom de ma princesse!
C'est discret de ma part... Encor l'autre drôleme!

MALAGA.

Ingrat! si vous aviez une place au trésor,
Si vous aviez un toit, des habits et de l'or,
Je pourrais avec vous songer aux convenances;
Mais tu n'as pas le sou, je te fais des avances!
A toi, si laid, si maigre, et de si mauvais ton;
Ah! vois-tu? je suis folle... à mettre à Charenton!

MOLLEFFO, *avec expansion.*

Au c!

MALAGA.

Démons!

MOLLEFFO.

Hou!!

MALAGA.

Comète lumineuse,
Qui jettes sur mes nuits tes doux rayons!

MOLLEFFO, *avec beaucoup de tendresse.*

Farceuse!

Ab! je voudrais toujours demeurer dans tes bras,

(*Brusquement.*)

Ne te quitter jamais... C'est pourquoi je m'en vas.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MALAGA, puis PSALMODI.

MALAGA, *d'abord seule.*

Amant problématique! est-il donc nécessaire
D'envoyer sa conduite en charade au Corsaire,
Car je n'y comprends rien; je pense qu'il est fol,
Ou qu'il a du chagrin de n'avoir pas le sol.

PSALMODI.

Pour la seconde fois je me réveille encore,
Le désir de parler m'opresse et me dévore.

(*Il lui frappe sur l'épaule.*)

MALAGA.

Que veux-tu?

PSALMODI, d'un air sentencieux.

L'imbécille est un homme d'esprit.
Tel qu'on crut attraper, bien souvent nous surprend,
C'est parfois la boisson qui nous met en goguette,
Souvent le chat qui dort n'est qu'un matou qui gnette.

MALAGA.

Que diable dit-il là ? Vient-il de Nuremberg ?
Il s'exprime à présent comme Mathieu Lenzberg.
D'où vient donc, Psalmodi, ce langage d'oracle,
De rébus d'almanach quelle horrible débâcle !
Qu'as-tu donc mangé ?

PSALMODI.

Rien, je suis encore à jeun.
Mais vous avez perdu certain jeune homme brun.
Voulez-vous le trouver ce soir chez une blonde ?
Ou bien chez une brune, à votre choix ?

MALAGA, s'éloignant avec noblesse.

Immense !
Crois-tu donc que mon œur soit un frère instruit,
Dont on puisse à son gré jouer impunément.

PSALMODI, gravement.

Où peut pincer d'un cœur comme d'une guitare.

MALAGA, gâtiment et à part.

Cette comparaison est d'un genre assez rare.

(Haut.)

Tu mens ! Comme il ment ! oh !

PSALMODI.

Dans nos maisons
Dont je ne vous dis pas l'adresse pour raison...
Je ne vous dis que ça. Cornaro qui vous aime
Va revenir ici pour la scène dixième,
Il porte d'habitude un bijou précieux
Qu'avec soin il dérobe aux regards curieux,
Une petite clef, oui, clef de nécessaire,
Clef de petit coffret ou bien de secrétaire,
Tâchez adroitement de vous en emparer.

MALAGA.

Et qu'en ferai-je après ?

PSALMODI, appuyant.

Vous devez l'ignorer.

MALAGA.

Ah ! bon ! parfait ! C'est juste. A vous je m'en rapporte.

(A part.)

Si c'était par hasard pour ouvrir une porte !
Ce serait fort plaisant ! Une clef pour cela !

PSALMODI.

Pour la troisième fois, je vais me coucher là ;
Allons contiooner mes sœurs les thargiques ;
Je débute ce soir dans les rouffeurs tragiques.

(Il se couche et s'endort.)

SCÈNE IX.

MALAGA, CORNARO, portant une énorme clef
suspendue à son cou.

MALAGA, d'abord seule.

Si ce qu'il dit est vrai, Molleffo n'est qu'un gueux,
Un horrible trompeur, un petit malheureux,
Et cette main saura, pour venger mon outrage,
Casser trois balanciers sur le dos du volage.

(Apercevant Cornaro qui entre légèrement.)

Qu'avez-vous, Cornaro ? D'où vient cet air mutin ?
Auriez-vous avalé des mouches ce matin ?

CORNARO.

Être plus que parfait ! Fie à qui rien ne manque !
Oui, je suis très-joyeux ; bonjour, ma salubrique !

MALAGA.

Que portez-vous donc là... dessus votre gilet ?

CORNARO, légèrement.

C'est un petit bijou, gentil dans ce qu'il est.

MALAGA.

Coquet, un tel bijou, c'est bon pour une dame.

CORNARO.

Ce serait un peu lourd sur le cou d'une femme.

MALAGA.

Aussi je n'en veux pas, je me garderais bien
De vous le demander.

(A part.)

Ingénieux moyen !

CORNARO.

De porter ce joyau j'ai la longue habitude...

MALAGA.

Serait-ce pas la clef du cachot de Latude ?

CORNARO.

Mais non, vous vous trompez ; l'objet est peu léger,
Mais je ne sais pourquoy, j'ai aimé à m'en surcharger.

MALAGA.

Oh ! je m'en moque bien de votre clef colosse.

(A part.)

Tâchez adroitement qu'il donne dans la bosse !

(Haut.)

Je la refuserais, si vous me l'offriez.

CORNARO.

C'est dire finement qu'on la jette à vos pieds.

MALAGA.

Eh bien ! faisons tous deux un pari dramatique.

CORNARO.

Eh bien ! lequel ? parlez, je suis à la réplique.

MALAGA.

Gageons, si je voulais que vous m'en fassiez don,
Que vous refuserez tout net.

CORNARO.

Gageons que non !

MALAGA.

J'en jure par le ciel qu'en ce moment j'atteste.
Oh ! oui, je vous méprise ! oh ! oui, je vous déteste.

CORNARO.

Allez ! allez toujours, je n'en crois pas un mot.

MALAGA.

Vous êtes un poussah ! vous êtes un magot !

CORNARO.

Je n'en crois pas un mot.

MALAGA.

Un vieux cheval hors d'âge !

Très-bien !

CORNARO.

MALAGA.

Un animal à manger du foinrage.
Eh bien ! faites-moi donc des cadeaux maintenant !

CORNARO, avec galanterie.

Si je t'en refusais, je serais un manant,
Et pour te mieux prouver comme ta voix de femme
Sait percer le sentier qui conduit à mon ame,
La voilà cette clef, c'est ma propriété,
Elle est tenue à présent, je l'ai dit, déité !

MALAGA, à part, prenant la clef.

O ! Raoul Barbe-Bleue ! O ! Gageure imprévue,
Qu'en Théâtre-Français depuis long-temps j'ai vue !
(Haut.)

Maintenant de filer faites-moi le plaisir.

CORNARO.

Puisque vous l'ordonnez, selon votre désir,
Je vais lever le camp, c'est un mot militaire ;
Quand on bat en retraite, on l'emploie à la guerre.
(Il sort.)

SCÈNE X.

MALAGA, PSALMODE.

MALAGA.

Oui, va-t'en, vieillard type et stupide à l'excès !
Espèce retrouvée au Théâtre-Français,
Et dont défunt Cuvier aurait fait ses délices !
Descendant de Gribouille, au moins pour ses malices !
Concombre jeune encor captif sous le bouchon,
Et que vulgairement on nomme...

(Elle cherche le mot.)

UNE VOIX dans la salle.

Cornichon !

(Malaga cherche des yeux qui a pu prononcer le mot et salue avec reconnaissance.)

PSALMODE, s'éveillant et apercevant Malaga.

A-t-il donné la clef ?

MALAGA.

Je possède la chose.

PSALMODE.

Eh bien ! servez-vous-en, et surtout bouche close !

MALAGA.

Que je m'en serve ! à quoi ?

PSALMODE.

Vous allez le savoir :
Vous vous introduirez dans un profond couloir,
Alors vous ouvrirez une première porte...
La gâche est bien rouillée.

MALAGA.

Oh ! j'ai la poigne forte !

PSALMODE.

Et puis une seconde, une troisième.

MALAGA.

Après ?

PSALMODE.

La quatrième alors vous ouvrira l'accès
D'un obscur corridor qui mène à la cinquième,
Puis vous arriverez tout droit à la sixième.

MALAGA.

Une sixième encor ! ah ! c'est original !
Qui donc peut habiter un semblable local ?
Si les fenêtres sont en nombre égal aux portes,
Les impositions doivent être bien fortes.

PSALMODE.

Ce n'est pas encor tout.

MALAGA.

Quoi ! ce n'est pas fini ?

PSALMODE.

Ce n'est pas encor tout. Retenez bien ceci :
Arrivée une fois dans une voie étroite,
Quand vous n'y verrez plus, vous tournerez à droite...

MALAGA.

Bon ! je comprends, j'y suis.

PSALMODE.

Et quand vous serez là,
A droite, et puis, à droite, à gauche, enfin voilà !
Un enfant trouverait.

MALAGA.

Oh ! rien n'est plus facile !

La carte cependant serait assez utile,
Car c'est pour parvenir le moyen le plus bref,
Je pourrais m'égarer ; n'importe j'ai la clef,
Non celle de l'intrigue, effroyable corvée !
Car le public la cherche et ne l'a point trouvée.

(Au public.)

Messieurs ! ça n'est pas clair ; ce sujet exige
Offre peu de gâité, mais beaucoup d'ambigu !
Pour opérer vos yeux de cette cataraacte,
Nous allons, s'il vous plaît, entrer au deuxième acte.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente la chambre à coucher de Castorina; à droite, un lit, près duquel est une table; portes au fond et de chaque côté; à gauche, au fond, une fenêtre donnant sur un balcon; les murs sont partout percés de trappes imperceptibles qui se ferment d'elles-mêmes.)

SCÈNE PREMIÈRE.

CACHNÉ, POLICHINELLA, *achevant de faire le lit.*

POLICHINELLA.

Voilà son lit bien fait, maintenant ma maîtresse
Peut venir se coucher, si le sommeil la presse.

CACHNÉ.

Oui, se coucher... mais seule... et l'affreux Cornaro...

POLICHINELLA.

Ah! Cachné, de ces lieux je redoute l'écho!
Pouvez-vous vous livrer à des phrases pareilles!
Ignorez-vous qu'ici les murs ont des oreilles,
Des bouches... et des nez?

CACHNÉ.

Je ne le savais pas,
Mais personne ce soir n'a pu suivre nos pas,
Non, Polichinella; j'ai tout fermé, ma chère,
Et les portes surtout, notamment la cochière.

(*Psalmode descend du cintre assis sur un banc portant cette inscription: Porte secrète.*)

SCÈNE II.

PSALMODI, POLICHINELLA, CACHNÉ.

Au voleur! au voleur!

PSALMODI.

Taisez-vous, cadédés.

Femmes jeunes!...

(*Il passe sur la table une grande clef qu'il a apportée.*)

CACHNÉ.

Qui donc êtes-vous?

(*Psalmode ouvre sa veste et montre l'inscription: K. D. 10.*)

POLICHINELLA, CACHNÉ.

K. D. dix!

PSALMODI.

Et ma façon d'entrer, je crois n'est pas commune.

POLICHINELLA.

Par quelle porte donc venez-vous?

PSALMODI.

Par aucune!
Les chemins usités ne sont pas de mon goût,
Moi, je suis un léopard, un vrai passe-partout;

(*D'un ton solennel.*)

Et le chat joue avec la souris. C'est sensé!.

CACHNÉ, avec crainte.

Pardon, votre langage est peu compréhensible.

PSALMODI, brusquement.

La souris! et le chat! vous n'avez pas compris?
Je vous dis que le chat joue avec la souris,
Et que même parfois il la tue... et la croque...

POLICHINELLA.

C'est peut-être fort beau; mais c'est un peu baroque...
Que venez-vous parler de souris et de chats?

PSALMODI.

Je comprends qu'en effet vous ne compreniez pas;
Je suis un sphynx vivant, un homme-hiéroglyphe,
Et quand je ne dors pas, je fais du logographe,
J'ai même l'habitude (et jamais je n'en ris)
De prendre pour sujet les chats et les souris:
C'est une idée. Allons, laissez-moi, mes commères,
J'ai besoin d'être seul; je veux parler d'affaires,
Détalez promptement, sans bruit et sans éclat,
Ainsi que deux souris fuyant devant un chat.

POLICHINELLA.

Allons-nous-en, Cachné, sa manie est fort triste!
Peut-être c'est un fou.

CACHNÉ, bas à Polichinella.

C'est un naturaliste.

(*Elles sortent par le fond.*)

SCÈNE III.

PSALMODI, MOLLEFFO.

(*Psalmode prend la clef et ouvre une trappe pratiquée dans le plancher. Molleffo paraît.*)

PSALMODI.

Entre! personne ici ne viendra te chercher,
Te voici chez l'objet; c'est sa chambre à coucher:
Pas de bruit! ne va pas faire craquer les bottes.

MOLLEFFO.

Mais son époux...

PSALMODI.

Il dort... à l'égal des marmottes
Qu'on attrape en Sardaigne.

MOLLEFFO.

Eh! mais en ce moment,
D'où vient pour moi, mon cher, ton rare dévouement?

PSALMODI, avec mystère.

L'autre jour dans la nuit, un trio redoutable

M'arrête en me disant : La bourne, misérable !
Entouré par ces gueux, criant tous à la fois,
J'écoutais... sans plaisir ce nocturne à trois voix ;
Et déjà mes bandits tiraient leur tabatière
Pour me jeter aux yeux leur caustique poussière.
J'allais être aveugle, vrai comme il n'est qu'un Dieu,
Lorsqu'un grand maigriot, arrivant sur le lieu,
Tombe sur ces coquins, les frappe, les cospue,
(*Il se jette dans les bras de Molléfio.*)

Cet homme, c'était toi... tu m'as sauvé la vue !

MOLLEFFO, l'embrassant à plusieurs reprises.

Est-il possible, ô ciel ! comment ! voilà pourquoi ?...

PSALMOOË.

To fis ceci pour moi, je fais cela pour toi.
Te voici dans la chambre aux émoions fortes,
Où l'on entre partout... excepté par les portes.

MOLLEFFO.

Ah ! c'est original !

PSALMOOË.

Et quand on veut partir,
On ne trouve jamais de porte pour sortir ;
C'est là le plus joli.

MOLLEFFO.

C'est fort désagréable !

PSALMOOË.

Je te devais, mon cher, cet avis charitable,
Au cas où tu voudrais t'éloigner de ces lieux ;
Car un homme averti, comme on dit, en vaut deux.
On vient... vite, au balcon !

MOLLEFFO.

Ah ! c'est bien vieux de forme,
C'est ce que fait Didier chez Marion Delorme.

PSALMOOË, le conduisant au balcon.

Que t'importe, après tout, ergoteur ennuyeux !
Les places de balcon, c'est ce qu'on a de mieux.
(*Après avoir fermé la fenêtre qui cache Molléfio,
il revient sur le devant de la scène.*)

Ainsi, je mets dedans la drôlesse et le drôle.
(*Il dépose sur la table une lettre qu'il tire de sa
veste.*)

Ils sont bloqués tous deux ; ma haine carambole.

(*Indiquant le mur à gauche.*)

Et je m'en vais par là, comme fuisait, dit-on,
Feu Gusman dans le Pied surnommé de Mouton.
(*Il sort par le mur à gauche.*)

SCÈNE IV.

CASTORINE seule, une chandelle à la main.

Depuis un mois qu'ici je suis ensoleillée,
Sans pouvoir me livrer à la moindre folie ;
Que, par l'ordre cruel de mon mari jaloux,
Je n'entends que le vent et le chant des coucoucs,
J'ai cessé de le voir, mon trésor, mon illustre,
Lui, dont la noble jambe, arrondie en balustrade,
Ressemble à ces longs bas que des siècles entiers
Ont vu servir d'enseigne aux marchands bonnetiers.
Il est bien jeune encore ; mais aux jambes bien nées
Le mollet n'attend pas le nombre des années.

(*D'un air mutin.*)

J'adore mon mari : d'honneur, il est charmant !

Monsieur, il ne veut pas que sa femme aît d'amant ;
(*D'un air sentimental.*) [meure,
C'est du neuf... Quels transports, lorsque dans sa de-
Nous cautions tous les deux pendant une simple heure !
Une heure est bien étroite, hélas ! je m'en souviens,
Une heure n'est vraiment pas plus large que rien.
(*Même ceci m'inspire un trait fort poétique !*)

Cette heure-là, c'était le soupçon unique
Par où le ciel d'amour, saluant mon réveil,
M'envoyait le matin pour un sou de soleil.
Ah ! si pour endormir mes ennuis et ma crainte,
Si je me rappelaïis la suave complainte
Dont souvent à mes pieds il chantait un couplet,
Tout en s'accompagnant avec le flageolet !...
(*On entend Molléfio chanter avec accompagnement
de flageolet.*)

MOLLEFFO.

Écoutez, peuple de France ;
Peuple de Russie aussi,
De Bretagne et du Chili,
Du Cap de Bonne-Espérance....

CASTORINE, avec enthousiasme.

O sons mélodieux ! musique aérienne !
Je suis dans le Tyrol !... ou me transporte à Vienne !

MOLLEFFO, continuant.

Le mémorable accident
D'un drame très-conséquent.

CASTORINE.

Ah ! je le reconnais : c'est son accent si doux !
Je vais donc le revoir !

SCÈNE V.

MOLLEFFO, CASTORINE.

MOLLEFFO, sautant dans la chambre et avec le plus
grandsang froid.

Comment vous portez-vous ?

CASTORINE, effrayée.

Vous, en ces lieux, grand Dieu ! quelle audace est la
Vous jouez votre tête, et n'en avez pas d'autre. [vôtre ?

MOLLEFFO.

Parbleu ! je le sais bien ; c'est un désagrément,
Car je ne perdrais pas grand'chose au changement.

CASTORINE.

Mais c'est fort indécent de venir dans ma chambre...

MOLLEFFO.

Quod on ne s'est pas vu depuis défunt novembre...

CASTORINE, tendrement.

T'es-tu bien ennuyé ?

MOLLEFFO.

Ma parole d'honneur !
J'ai bâillé comme on bâille à Chauxmière et son cœur !
L'existence sans toi, c'est un bateau sans voiles ;
C'est un caveau sans lampe, une nuit sans étoiles.
J'étais un chien errant, allant je ne sais où,
Comme un aveugle, ayant égaré son barabou ;
La nuit, en prononçant des syllabes sans suite,
Je sautais dans mon lit comme une carpe frite.

CASTORINE, avec entraînement

Pardonne l'hiatus que je vais faire ici...
To sautais ? moi aussi, moi aussi, moi aussi :

Je crois que c'est bien là la preuve que je t'aime.

MOLLEFFO.

Eh bien ! appelle-moi par mon nom de baptême.

CASTORINE, *tendrement.*

(*Ils se regardent avec tendresse.*)

Arbogaste ! Un projet ! Mettons-nous à genoux,
Et, sans dire un seul mot, tous deux regardons-nous.

MOLLEFFO, *d'un air très-posé.*

Je voudrais le pouvoir ; je ne puis, mon amante,
Car de mon pantalon la panne est menaçante ;
Je craindrais que sous moi l'étoffe ne manœuvrât,
Et que peu décentement le genou ne craquât.

CASTORINE.

Ah ! c'est une raison ; redoutons de tels risques ;
Et restons tout debout comme deux obélisques :
J'aime à te regarder !

MOLLEFFO.

O ma poule !

CASTORINE.

O mon coq !

Comme de tes regards mon cœur ressent le choc.

MOLLEFFO, *avec sentiment.*

Quelles mains ! et quels pieds ! quelle taille élégante !
Quels yeux ! quel front ! quel nez !

CASTORINE, *avec expansion.*

Quelle boule étonnante !

(*Apercevant le billet sur la table.*)

Qu'est-ce que je vois là ? J'aperçois un poulet...

MOLLEFFO, *vivement.*

Rôti ?

CASTORINE.

Non, enchaté. C'est un petit billet.

MOLLEFFO, *immobile et avec crainte à part.*

Une lettre ! qui donc dans ces lieux l'a placée ?
Je me sens investi d'une sueur glacée.

CASTORINE, *lisant.*

« Avez-vous rêvé chat ? »

(*Ils se regardent tous deux avec surprise.*)

Celui qu'on a jeté

« Court encor dans sa force et dans sa liberté.

« Vous crâtes me briser... Eh bien ! vous vous trom-

[pâtes ;

« On sait qu'un chat toujours retombe sur ses pattes... »
J'entends !

MOLLEFFO.

J'entends aussi ; mais je ne comprends pas.

CASTORINE, *continuant de lire.*

« Je me suis plu, madame, à tendre sous vos pas

« Un hameçon cruel auquel il faudra mordre,

« Et qui vous donnera quelque fil à retortir.

« Votre amant pourra bien emporter son chapeau,

« Mais laissera chez vous les trois quarts de sa peau... »

MOLLEFFO, *marchant à grands pas.*

Je voudrais m'en aller.

CASTORINE.

Pourquoi ?

MOLLEFFO.

Cet boroscope

Me paraît peu flatteur, touchant mon enveloppe.

CASTORINE, *d'un air effrayé.*

On grimpé l'escalier ! fuyez !

MOLLEFFO.

Avec plaisir.

Seule au moins dans ces lieux on pourra vous saisir.

CASTORINE.

C'est mon mari qui vient, éteignez la chandelle !

MOLLEFFO, *cherchant sur la table avec inquiétude.*

Je n'ai pas d'éteignoir.

(*Ils se regardent tous deux avec l'expression de la plus grande anxiété.*)

CASTORINE.

Positivement !

Comment donc faire, hélas ! pour éteindre cela ?

Soufflez ; mais soufflez donc !

MOLLEFFO, *essayant de souffler la chandelle.*

Je n'ai pas de souffle !

CASTORINE, *après un moment de silence.*

Ah !

Un projet lumineux m'apparaît et m'éclaire.

(*Au souffleur.*)

Vous, qui soufflez toujours, soufflez cette lumière !

(*Il pose le flambeau devant le souffleur.*)

LE SOUFFLEUR, *sortant de son trou.*

Comment ! mais vous allez, par cette absurdité,
Augmenter de la scène encore l'obscurité,
Et je n'y verrai plus.

CASTORINE.

Ce n'est pas votre affaire.

Pour un souffleur, la pièce est toujours assez claire.

(*Le souffleur souffle la chandelle.*)

Merci !

MOLLEFFO.

Moi, je voudrais me mettre n'importe où !

(*Il parcourt la scène d'un air fort inquiet.*)

Ah ! si monsieur voulait me cacher dans son trou ?

(*Il essaie d'entrer dans le trou du souffleur.*)

LE SOUFFLEUR, *le repoussant violemment.*

Da tout, monsieur, du tout.

MOLLEFFO, *tristement au souffleur.*

En ce cas, je défile ;

Je retourne au balcon pour occuper ma stalle.

(*Il retourne sur le balcon. Castorine ferme la fenêtre sur lui ; il la rouvre, vient mettre son chapeau par terre, et retourne au balcon.*)

SCÈNE VI.

CASTORINE, *seule.*

Moi, je vais me coucher sur ce lit... de repos.

Mon lit se trouve là justement à propos ;

Mon mari, l'exil un gnet et la puce à l'oreille,

En voyant que je dors, croira que je sommeille.

Oni, mais, pour me coucher, il faut absolument

Que je ne garde ici qu'un léger vêtement.

On le fait aux Français ; mais je ne suis pas seule,

Et, dussé-je passer pour être un peu bigote,

Je ne le ferai pas ; c'est, je crois, meilleur ton.

Dans le monde bien né, tous les jours que fait-on ?

Enfin, lorsque le soir elle quitte sa robe,

Une femme toujours aux regards se dérobe ;

Et je crois bien-séant, sur un pareil tableau,

En vous disant bonsoir, de tirer le rideau.

(Elle se couche et tire les rideaux.)

SCÈNE VII.

CASTORINE, couchée, MALAGA.

MALAGA, entrant par le mur du fond, une chandelle à la main et la grosse clef dans l'ancre.

J'arrive en apportant la seconde chandelle.
Eh bien, me voilà propre avec mon infidèle !

(Elle pose sa clef sur la table, écarte les rideaux et regarde Castorine, qui feint de dormir.)

Seule ? Ah ! le tour est bon. Où donc est mon coquin ? S'il était sous le lit, ou sur le baldaquin ? Cherchons.

(Elle parcourt lentement la chambre.)

CASTORINE, se dressant sur son lit.

Ce n'est pas lui. Quelle est cette étrangère, Qui de mon mobilier vient dresser l'inventaire ? (Haut.) Mais qu'est-ce donc ici que ceci ?

MALAGA, sans la regarder.

C'est cela !

CASTORINE.

La femme à la chandelle ! eh ! que cherchez-vous là !

MALAGA.

Ce que je veux trouver.

(A part.)

Est-elle curieuse ?

CASTORINE.

Sortez, ou bien je vais crier : A la voleuse !

MALAGA, apercevant le chapeau et le prenant.

(Haut.)

Ah ! voilà son chapeau. Votre amant est le mien ; Cette chambre est la vôtre, et ce chapeau le sien.

CASTORINE, avec dignité.

Ce feutre m'appartient.

MALAGA, avec ironie.

Il est à vous, madame ?

Il est un peu pointu pour un chapeau de femme.

(D'un ton décidé.)

Il est un être ici que vous voulez cacher ; Car jamais un chapeau tout seul ne peut marcher. Il faut quelqu'un dessous, la chose est incomplète.

CASTORINE.

Mais vous vous méprenez, car je suis femme honnête.

MALAGA.

Honnête ? Eh bien ! moi donc, pour qui me prenez-
Ah ! madame à chapeau ! comme son cher époux. [vous.
Pudeur de similor, vertu de chrysocole !

CASTORINE, avec dignité.

Avez-vous donc vendu des harengs à la halte ?

A-t-on jamais vu scène indécente à ce point ?

Il y a quoique un seul trait... ce sont les coups de poing.

MALAGA.

Fraîche femme !

CASTORINE.

Comment ? l'épithète me vexe.

Croyez-vous donc que j'aie ici caché mon sexe ?

MALAGA.

Rendez-moi mon amant, rendez-le, je le veux ;
Oui, rendez-moi mon jeune, on j'appelle le vieux.

CASTORINE.

Y pensez-vous, grand Dieu ! quand mon mari repose,
Vous oseriez troubler son sommeil ?

MALAGA.

Où, je l'ose.

Coiffé d'un casque à mèche, il doit être fort laid ;
Il est couché, n'importe, il viendra comme il est !
Et quand il vous battra ? Vos raisons sont étranges !
Je m'en ris, je m'en joue.

CASTORINE.

O marchande d'oranges !

Tenez, pour vous calmer, acceptez ce bijou.

(Elle lui offre la plaque, qu'elle tire de son sein.)

MALAGA, saisissant la plaque.

Quel est cet instrument que vous portez au cou ?
D'où vient-il ?

CASTORINE.

Je le tiens d'une ancienne gaillarde,
Que j'arrachai jadis aux griffes de la garde ;
Prenez-le, vendez-le, c'est de peu de valeur ;
Mais c'est délicieux pour vous porter bonheur,
Vous en voyez la preuve.

MALAGA, à part.

O rare circonstance !

Voilà ce que j'appelle une reconnaissance
Première qualité. Ce hasard vaut du neuf ;
On n'a rien vu de tel depuis quatre-vingt-neuf.
(Haut.)

Me voilà disposée à vous rendre service ;
La paix soit entre nous !

CASTORINE, étonnée.

Comment ?

MALAGA.

Dieu vous bénisse !

De tromper votre époux j'ai trouvé le moyen ;
Comprenez-vous cela ?

CASTORINE.

Pas trop.

MALAGA.

Ça ne fait rien ;

Ça tient à des raisons de plaque maternelle.

SCÈNE VIII.

MALAGA, CASTORINE, CORNARO.

CORNARO, entrant une chandelle à la main ; il est
coiffé d'un bonnet de coton et porte un sabre de
cavalerie.

J'arrive en apportant la troisième chandelle.
J'ai cru dans le silence entendre quelque bruit ;
Quelqu'un dedans mon mur s'est-il donc introduit ?
Drocs l'ombre, j'aperçois deux êtres ridicules,
Sont-ce des malfaiteurs ou bico des sonnambules ?
Qui vive ? répondez, ou sinon je fais feu.

MALAGA.

Ami !

CORNARO.

Qui ?

MALAGA.

CORNARO, posant la pointe de son sabre en terre et examinant Malaga.

Je vous attendais pen.
Enchanté de vous voir... Quoi qu'il en soit, ma chèrre,
Je vais chercher partout, je cocois mon affaire.

(Il cherche partout, tenant son sabre d'une main et sa chandelle de l'autre.)

CASTORINE, à part avec orction.

Ciel! fais que mon mari tombe dans quelque trou!
Qu'il se rompe une jambe ou se casse le cou!

CORNARO, cherchant toujours et à part.

Le poison ne mord pas : continuons ma pêche.

MALAGA, à part.

Mais c'est l'ogre en fureur, et qui sent la chair fraîche.

CORNARO, à part.

Il m'échappe! et pourtant, moi qui suis bien armé,
De lui ravir le jour j'aurais été charmé!

CASTORINE, bas à Malaga.

Ah! là-bas qu'il doit dire, en ces lieux pourquoi vins-
[je?]

MALAGA, bas à Castorine.

Faites partir l'oiseau, je me charge du singe.

(Bas à Cornaro.)

Approchez-vous?

CORNARO, d'un air surpris.

Pourquoi?

MALAGA, avec mystère.

Je veux vous parler bas.

Surtout que votre femme lui n'entende pas.

CORNARO.

C'est dit.

(A Castorine d'un ton sévère.)

Allez au food!

CASTORINE, avec modestie.

J'obéis à mon maître,
Puis-je, pour prendre l'air, ouvrir cette fenêtre?

CORNARO, avec autorité.

Tu le puis!

MALAGA, bas à Cornaro.

Je venais vous dire que demain,
Contre vous le parquet doit faire un coup de main.

CORNARO.

Ah! bah!

MALAGA.

L'on doit saisir, et j'en suis consternée,
Ceux qui vont découvrir la Méditerranée.
En êtes-vous?

CORNARO.

Qui? moi? du tout, pas si gascon!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MOLLEFFO, entrant par la fenêtre
que Castorine vient d'ouvrir.

MOLLEFFO, bas à Castorine.

Que je te remercie, ouvreuse du balcoo!

(Il lui donne des baisers sur la main.)

CORNARO, bas à Malaga.

Et moi, moi qui croyais, ayao! martel en tête,
Que c'était pour ma femme...

MALAGA, bas à Cornaro.

Ah! que vous étiez bête!

CASTORINE, bas à Molleffo.

Fuyez! mais fuyez donc!

MOLLEFFO, bas à Castorine.

Remuez-vous, j'ai peur,
Et je file... à l'instar des bateaux à vapeur.

(Il s'élance dans le mur à gauche et disparaît.)

SCÈNE X.

CORNARO, CASTORINE, MALAGA.

CORNARO, entendant la trappe se refermer, regarde
du côté opposé à celui par lequel Molleffo est sorti.

C'est là... si c'eût été quelqu'homme illégitime.

Ah! qu'avec volupté j'aurais commis un crime!

CASTORINE, bas à Malaga.

Il s'est sauvé!

MALAGA, bas à Castorine.

Bravo!

CASTORINE, à part.

Le ciel en soit loué!

(On entend le bruit d'une porte cochère qui se
ferme.)

On a fermé la porte!

MALAGA, avec joie.

Il sort!

(Pendant ces derniers vers Castorine a passé deux
flambeaux à Malaga qui, à son tour, en re-
met un à Cornaro; tous trois ont un flambeau
à la main.)

CORNARO, regardant les deux femmes avec inquiétude.

Je suis floué,

Comme dit Frédéric : ma femme est infidèle!

Je ne tiens pas l'amant... mais je tiens...

(Il montre avec indignation aux spectateurs la
chandelle qu'il porte.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Même décoration que celle du troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORNARO, UN NOTAIRE.

CORNARO.

Approchez, bon notaire, orné d'une écritoire,
J'avais un grand besoin d'un mauvais accessoire.
Ayant à consommer une horrible action,
Je veux avoir un boat de conversation
Avec vous. Vous sentez que la chose est exacte ;
Un notaire est parfait pour commencer un acte.
C'est commencé ; partez, et partez promptement.

LE NOTAIRE.

De quoi s'agit-il donc ?

CORNARO, lui donnant un coup de pied.

De faire un testament !

(Le notaire entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE II.

CORNARO, seul.

Je suis asphyxié par ma fureur jalouse,
Oui, je vais enfoncer ma légitime épouse.
Pourquoi, me dira-t-on, vieillard trop rancunier,
Veux-tu donc te livrer à cet acte grossier ?
Qu'est-ce que ça vous fait ?... chacun a sa manière ;
Je suis ce que je suis, je fais ce qu'il faut faire.
J'aime beaucoup cela ! ce n'est qu'un polisson
Qui peut venir ici me faire la leçon !
J'ai bien le droit, je crois, de faire un petit crime,
D'autant plus que...

(Il reste un instant la bouche béante.)

SCÈNE III.

CORNARO, MALAGA.

MALAGA, entrant par le mur du fond.

C'est moi ! j'arrive pour la rime ;
C'est gentil de ma part !

CORNARO.

La rime ! qu'est-ce cela ?
Qui m'ose encor parler de ces saletés-là ?

MALAGA.

Mais songez que jadis, à la raison absente,
Souvent on suppléa par la rime élégante.

CORNARO, d'un air décidé.

On écrit maintenant en prose et sans façon...

MALAGA, à part.

De sorte qu'on n'a plus ni rime ni raison.

CORNARO.

Savez-vous, Malaga, la chose qui m'arrive ?
Un malheur trois fois plus ennuyeux... que la Juive.
Je dormais, je ronflais... et tout ce qui s'en suit,
Ne me croyant coiffé que d'un bonnet de nuit,
Lorsque dans mon logis ma femme a la bassesse
D'introduire un gamin de la dernière espèce.

MALAGA.

Ah ! vous vous abusez !

CORNARO, s'inclinant.

C'est comme j'ai l'honneur
D'être avec dévouement votre humble serviteur.

MALAGA.

Alors vous êtes donc ?...

CORNARO.

Vous avez dit la chose ;
Je suis un Actéon après métamorphose.

MALAGA.

C'est juger votre femme avec trop de rigueur.
Et tenez, franchement vous êtes un...

CORNARO, avec fureur.

Blagueur !

MALAGA.

Oui, même un vieux.

CORNARO.

Non, non, mon épouse me joue ;
Elle me fait la queue en ruban de l'adone !
Depuis deux mois passés ma femme me trompait !
Tout est dans ses discours faux, tout... paix !

(Il remonte la scène avec inquiétude.)

MALAGA, à part, étonnée.

Faux loupet !

CORNARO, redescendant la scène.

J'ai cru qu'elle venait. Pour rentrer en matière,
J'ai saisi ce billet aux mains de la portière ;
Un erud incident dont je suis indigné,
C'est que ce billet-là n'est pas du tout signé.
Connaissez-vous la main de ces pattes de mouche ?
Regardez cet écrit.

(Il lui donne la lettre.)

MALAGA, fort émue et à part.

C'est de lui ! Dieu ! je louche !
Je donnerais mes jours pour un oui, pour un non.

CORNARO, tirant sa tabatière et d'un air furieux.

Ah ! de cet écrivain pour connaître le nom,
Moi, je donnerais...

MALAGA

Quoi ?

CORNARO.

Mon œil droit, mamain droite

Et mon pied gauche avec.. et mon nez.. et ma boîte.
Savez-vous qui traça ce billet?

MALAGA.

Non !

CORNARO, avec force.

Tant mieux !

L'exécrable femelle alors paiera pour deux.

(*Prenant une prise.*)

J'ai pour me priver d'elle un moyen homéide,
Mais un crâne moyen, un faneux, un solide !

(*Il met le doigt à son front d'un air malin.*)

J'ai ma petite idée...

MALAGA, d part.

Et moi la mienne aussi.

(*Haut.*)

Vous voulez la tuer ! bien ! j'approuve ceci.
Mais il faudrait sans bruit escotier madame ;
J'aime fort l'arsenic, un demi-kilogramme
Serait assez, je crois, pour son tempérament.

CORNARO.

Je ne demanderais pas mieux certainement ;
Mais le poison d'abord est un point nécessaire ;
Eh bien ! vous me croirez, si vous voulez, ma chère,
J'ai tant empoisonné de femmes et de rats,
Que dans cette maison il ne m'en reste pas,
(De venin) pas un brin, pas la moindre parcelle,
Pour aller seulement à la saison nouvelle.

MALAGA.

Qu'importe ? moi j'en ai, vous le savez très-bien...

CORNARO, avec joie.

Oh ! sacrébleu ! c'est vrai ! qui vient de votre ancien !
Sommifère et poison...

MALAGA, d'un ton mystérieux.

Voulez-vous bien vous faire ?

Vous devez oublier que j'ai le sommifère.
Hier, fort longuement j'ai pu vous en parler ;
Ce n'est pas un motif pour vous le rappeler.

CORNARO.

Alors je n'en sais rien, c'est couvenn d'avance !
Allez donc la chercher cette horrible substance.
Conclusion : Voilà ce qui nous prouve bien
Qu'un bon tyran doit être un peu pharmacien.
(*Malaga remonte la scène, Cornaro la retient.*)
Autre conclusion : Pour obtenir la vogue,
Que faut-il composer, bien souvent ? Une drogue !
(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

CORNARO, puis CASTORINE.

CORNARO, d'abord seul.

Descendra-t-on bientôt ? (faisons ma grosse voix ;
Pour faire de l'effet c'est très-bon quelquefois.)
Descendra-t-on bientôt ? madame, êtes-vous prête ?

CASTORINE, entrant.

Prête à quoi ?

CORNARO.

La demande est passablement bête.
Je suis, et maintes fois vous l'avez éprouvé,
Un vieux lapin farouche et qui n'est pas privé,
Savez-vous ce qu'on fait aux femmes trop sensibiles ?

CASTORINE.

Non !

CORNARO.

On leur fait passer le goût des comestibles.

CASTORINE.

Comment ça ?

CORNARO, tirant sa montre.

Je vous dis que je veux être veuf,
A dix heures sonnant, et comme il en est neuf...
Faites votre calcul, vous savez votre affaire.

CASTORINE, étouffée.

Mais comme il me dit ça ! quel vieux Robert Macaire !

CORNARO.

Je vous accorde une heure !

CASTORINE.

Eh ! je ne veux pas !

Monsieur vous dit : Madame, il faut sauter le pas.
Sans façon, comme on dit : Allons-nous à la noce ?

CORNARO.

Mais vous me faites dire une bêtise atroce !
Je n'ai pas dit : Madame, et de vos tours affreux,
Si je voulais parler, nous nous aimons à deux ;
Dirais-je donc les traits et les tours de madame ;
Je dirais tout au plus les tours de notre dame.
Je crois savoir ma langue.

CASTORINE, d part.

Affreux grammairien !

CORNARO, s'appuyant sur la table et prenant une
attitude tragique.

Cependant, notre dame, il vous reste un moyen
D'échapper au décès.

CASTORINE.

Lequel ?

CORNARO.

Il faut me dire

Quel est le paltoquet qui s'est permis d'écrire
Le billet que voici.

CASTORINE, d part.

J'ai froid ! j'ai froid ! j'ai froid !

CORNARO, après avoir été la regarder de très-près.
Si c'est un calembourg, il est fort maladroît.

CASTORINE.

Grâce !

CORNARO, avec force.

Grâce pour vous ! cet objet-là, ma chère,
Je le refuserais même aux os de ma mère !
Voyez un pen !

CASTORINE.

Grand Dieu ! que c'est de mauvais goût !

CORNARO, d'un ton très-calme.

Parce que j'ai dit ça ? en ne fait rien du tout ;
Puisque je suis tyran, il faut que mon ramage,
Pour être conséquent, ressemble à mon plumage.

CASTORINE, d part.

Absurde sacrément !

(*Haut.*)

Mais vous ignorez donc
Que pour un parcel trait il n'est point de pardon ?

CORNARO.

Qu'importe ? vous savez ? chez vous, de mère en fille,
L'adultère toujours fut un mal de famille :
Defant votre grand-père, et certe il eut raison ;
Fit condamner sa femme en trois ans de prison ;
Sa fille, quoique borgne et ruissée de naissance,
Du panier conjugal fit très-bien danser l'aise ;
Son époux invoqua l'article Thomassin,
Et l'appliqua lui-même...

(Il fait le geste d'appliquer des coups de canne.)

CASTORINE.

Exécrable bassassin !

CORNARO.

Vous avez sur mes jours renversé du cirage.
Ma vie en est noircie à sa plus belle page.
Notre dame ! en vos mains, je laisse ce billet,
Vous écrirez au bas le nom du gringalet.

CASTORINE.

Eh bien ! non !

CORNARO.

Vous avez une hénre !

CASTORINE.

Malhonnête !

Je vous ai déjà dit que je ne suis pas prête,
M'habiller, déjeuner, mourir et enter, et
Et vous ne me donnez qu'une hénre pour tout ça ?

CORNARO.

C'est tout le tems qu'il faut.

CASTORINE.

Je demanda une année,
Un mois, huit jours, un jour, une demi-journée.

CORNARO, en sortant et d'une voix éclatante.

Je vous accorde une heure, et vous le dis tout sec ;
Je vous accorde une heure et pas un fichtre avec.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CASTORINE, seule.

Mais il faudrait aller dans l'Afrique centrale
Pour trouver un coquin d'une humeur si brutale.
Et c'est qu'il le ferait vraiment comme il le dit !
Pourvu que Molleffo, ce maladroït maudit,
Ne vienne pas ici... quelqu'un gratte à la porte...
C'est lui ! ça tombe bien ! que le diable l'emporte !

SCÈNE VI.

MOLLEFFO, CASTORINE.

MOLLEFFO, entrant par le mur du fond.

C'est moi, mon cher amour, je viens mal à propos.

CASTORINE.

Mais pourquoi donc viens-tu ?

MOLLEFFO.

Pour troubler ton repos.

CASTORINE.

Parlons raison. Sais-tu ce qui te reste à faire ?
Va fermer en dehors notre porte cochère.

MOLLEFFO, étonné.

En dehors ? c'est me dire alors de m'en aller ?

CASTORINE.

C'est mon intention ; ton jeu, c'est de filer ;
Pour ton dos, Molleffo, le tems est à la pluie,
Je crains de coups de canne une averse inouïe.

MOLLEFFO.

Mais mon guignon, vraiment, commence à m'abêntir,
Quand j'entre dans ces lieux, c'est toujours pour sortir.
Vite ! allons ! mettez-moi ma canne sur la tête,
Mon chapeau dans la main !... Mais non ! que je suis
[bêtel]

CASTORINE.

Attends encore un peu ! tu sais que ma pudeur
N'accorda jamais rien à ta brillante ardeur.

MOLLEFFO, étonné.

Eh bien ?

CASTORINE, d'un air résolu.

Ce n'est plus ça ; j'ai changé de natura,
Par-dessus les moulins je jette ma coiffure.
Allons ! ferme ! un baiser !

MOLLEFFO, de plus en plus étonné

Un baiser ?

CASTORINE.

Je le veux

MOLLEFFO.

Ah ! je me sens ému des ongles aux cheveux !

CASTORINE.

C'est mon idée, à moi, je bannis toute crainte,
Il me faut un baiser...

MOLLEFFO, à part et avec joie.

Étrange coloquinte !

(Il lui donne un baiser.)

Le baiser demandé ? voilà !

CASTORINE.

Bien ! pars sans bruit.

MOLLEFFO, à part en sortant et d'un air triste.

Quoi de plus attristant qu'un amoureux qui fuit !

(Il sort par le mur du fond.)

SCÈNE VII.

CASTORINE, MALAGA, CORNARO.

CASTORINE, d'abord seule.

Ah ! j'entends mon jaloux !

CORNARO, portant deux bouteilles, et un verre à
champagne.

Fait vos réflexions ?
Avez-vous, notre dame,

CASTORINE.

Non, monsieur.

CORNARO.

Je vous blâme !

Me faites-vous aller ?

MALAGA, à part.

Elle a bien ses raisons !

CORNARO, *d part, regardant les deux bouteilles qu'il porte.*

Je me sens mal à l'aise entre ces deux boissons.

(Il pose les bouteilles sur la table et se met à en déboucher une.)

(D'une voix cavernueuse.)

Ah ! c'est fini de rire ! il faut gober la chose Avec délicatesse... Ah ! ah ! tout n'est pas rose Dedans la vie humaine ; il est des jours foncez.

MALAGA, *d part.*

Des jours jaunes...

CORNARO, *toujours d'une voix sombre.*

Couleur des maris enfoncez !

(Il présente un verre plein à Castorine.)

Bovez à ma santé ceci.

CASTORINE, *avec dignité.*

Je vous méprise !

CORNARO, *étouffé.*

Ah ! la réplique est bonne et vaut qu'on la redise... Vous me méprisez ?

CASTORINE.

Oui.

CORNARO.

J'avais bien entendu ;

Mais je ne m'étais point à ce style attendu !

CASTORINE.

Parlons plus simplement ! vous êtes un gros caistre Parfaitement infâme... Offrir d'un ton sinistre Un verre à pied rempli de ce coco mortel ! Mais jamais sur l'honneur on ne vit rien de tel. Vous êtes un tyran, un Turc de mélodrame !

(A Malaga.)

De ce mâle hideux que pensez-vous, madame ?

MALAGA.

Ce que je pense ? hélas ! ne m'interrogez point.

CASTORINE.

Si ! je veux le savoir ; j'insiste sur ce point.

MALAGA.

Pour lui, si je pouvais, vu sa rare furie, J'obtiendrais une bourse à la ménagerie ; Oui, je voudrais qu'à l'aube ou le fit travailler, Et que sur ses vieux jours on le fit empailler, Puis mettre au cabinet d'histoire naturelle.

CORNARO, *d part.*

Le mot est dur pour moi.

CASTORINE, *d Cornaro,*

Vous, que pensez-vous d'elle ?

CORNARO.

(A part.)

Ce que j'en pense ?... Ah ! ah ! je ne m'attendais pas A cette question. Ça me casse les bras...

(Haut.)

Je pense qu'il faudrait vous dépêcher de boire, Au lieu de vous lancer dans l'interrogatoire ; Allons ! ferme ! ayez ! voici le vrai moment !

CASTORINE.

(A Malaga.)

Non ! je ne boirai pas. Quel affreux garnement !

(Elle se jette aux pieds de Malaga.)

Madame, vous voyez ses desecins malhonnêtes ! Il veut m'empoisonner. Est-ce que vous en êtes, Vous ? parlez, répondez !

CORNARO, *brusquement.*

Avalez vite et prompt !

CASTORINE, *vivement.*

Ah ! vous m'interrompez !

(A Malaga.)

Hein ! comme il m'interrompt ?

(Elle se relève, et dit au public :)

M'interrompt-il assez ?

CORNARO, *lui tendant le verre.*

Pant-il qu'on vous contraigne ?

Je suis las ! pour un bras prenez-vous mon enseigne ?

Serai-je donc réduit à vous pincer le nez

Comme on fait quelquefois aux enfans obstinés ?

CASTORINE.

Je n'ai pas soif du tout ; je l'ai dit : j'y persiste.

CORNARO, *d Malaga.*

Alors, c'est à nous doux ; et puisqu'elle résiste,

(Il pose le verre sur la table.)

Prenez-la par les bras, je vais pincer l'objet, Et lui jeter ceci dans le cou tout d'un jet.

CASTORINE, *d'un ton menaçant.*

Eh bien ! osez venir, je mords et j'égratigne, Et je fais un sabbat, mais un sabbat indigne.

MALAGA, *d Cornaro, le prenant d part.*

En fait, ses cris pourraient faire accourir quelqu'un,

(D'un air important.)

Il est un précédent : l'anguille de Melun.

CORNARO, *interdit.*

La remarque est puissante ! Il me faut du mystère,

(A Castorine.)

Attendez un instant !

CASTORINE, *avec crainte.*

Qui donc ?

CORNARO, *d part.*

J'ai mon affaire !

(Il sort d'un air sombre.)

SCÈNE VIII.

CASTORINE, MALAGA.

MALAGA.

Mais pourquoi donc ainsi faites-vous faites des façons ?

CASTORINE.

Je crois avoir pour ça d'excellentes raisons.

MALAGA.

Pourquoi faire l'enfant ? Pourquoi tant vous débattre ? On le boit en deux fois.

CASTORINE.

Je vous le donne en quatre,

A vous.

MALAGA.

Bovez toujours ?

CASTORINE.

Quelle est cette boisson ?

MALAGA.

Vous ne le savez pas, et voilà ma raison,
(*Elle s'assied tranquillement.*)

Je n'en ai pas le tems ; je suis par trop pressée.

CASTORINE.

Vous n'avez pas le tems ? L'excuse est déplacée.
La raison...

MALAGA, d'un air prophétique.

Est une île escarpée et sans bords,
Où je ne rentre plus dès que j'en suis dehors.

CASTORINE.

Vous ne me dites rien ? Eh bien ! ce sont des leurrez,
Vous voulez me donner quelque bonillon d'onse
Je saisis le travail... (heures.)

MALAGA, se levant effrayée et allant au fond.

Il revient... Ah ! grand Dieu !

A-t-il l'intention de mettre ici le feu ?

SCÈNE IX.

MALAGA, CASTORINE, CORNARO ; il a une
pièce de canon sur le dos et une mèche allumée
à la main.

CORNARO, à part.

Cette pièce est très-lourde et supportable à peine !
(*A Malaga.*)

Je lui veux infliger le trépas de Turenne,
(*A Castorine.*)

Je vais la abandonner. Mettez-vous dans le coin !
(*A part.*) Organisons ma pièce et pointons avec soin.

MALAGA.

Pour venger vos affronts, prendre l'artillerie !

CORNARO.

C'est l'arme que je crois le plus près du génie,
Et la charge est complète.

CASTORINE, indignée.

Eh ! mais, tête à l'envers,
Me prenez-vous ici pour la chose d'Anvers ?

MALAGA.

Voulez-vous donc, usant d'un affreux privilège,
L'assieger ?

CORNARO.

Oui, ma femme est en état de siège...

(*A Castorine.*)

Mettez-vous dans le coin !.. A vos pièces !.. pointez !..

MALAGA, à Castorine.

Boirez-vous ?

CASTORINE, vivement.

Je boirai.

CORNARO, approchant la mèche de la lumière.

Garde à vous !

MALAGA, à Cornaro.

Arrêtez !

Elle pense, à présent, comme défunt Grégoire...

(*Cornaro reste interdit.*)

Vous ne comprenez pas ?

CORNARO.

Non.

MALAGA.

Elle aime mieux boire.

CORNARO, posant sa mèche dans un coin et donnant le
verre à Castorine..

Très-bien ! alors, ma chère, ayez-moi cela..

CASTORINE, avec sentiment.

Ah ! c'est du propre, allez, ce que vous faites-là !!

(*Elle boit.*)

Tiens ! c'est assez piquant. Oh ! que la mort m'est douce !

(*Il lui verse à boire.*)

Encore un verre, allons !... jusqu'au bord !.. tiens ! ça
(monse !)

(*Elle boit.*)

CORNARO, la regardant boire.

Todien ! comme elle boit !... guillarde !... sa façon
Rappelle les flûteurs de monsieur Vaucanson...

MALAGA, à part et d'un air chagrin.

Tant il est vrai pourtant qu'en matières semblables,
On peut faire avaler des choses incroyables...

CASTORINE, gaiement.

Ah ! ventrebleu ! c'est bon !

MALAGA, à part.

Ce farouche animal

Vraiment l'a fait sortir de son état normal...

Elle jure à présent ?

CORNARO, à Castorine.

Ferme ! doublons la dose.

(*Il verse.*)

CASTORINE, le verre à la main.

Que vous êtes joli !

(*Elle tombe sur la chaise.*)

CORNARO, à Malaga.

C'est l'effet de la chose ;

La potion déjà lui tape le cerveau.

(*Il se frotte les mains d'un air satisfait.*)

Je vais donc être veuf ! bravo ! trois fois bravo !

MALAGA, à part.

Est-ce donc un tyran ? ou bien est-ce un Jocrisse ?

Dramatique Janus ! ah ! dans son double office,
Qu'il pourrait sur la scène obtenir de succès !

(*Gaiement.*)

C'est un nouvel emploi : le Jocrisse à forfait.

CORNARO, regardant Castorine.

Elle tourne de l'œil ! plus elle devient pâle,
Plus je jouis, je suis une Brinvilliers mâle.

(*Castorine fredonne à demi-voix l'air Troulala.*)

CORNARO, avec joie.

Ah ! c'est le chant du cygne !

MALAGA, étonnée.

Elle dit : trou la la !

CORNARO, *d'une voix sombre.*

Echo sombre et lugubre d'une âme qui s'en va !
La farce est accomplie .. elle a cessé de vivre ,
Ma vengeance triomphe, enfin... elle est morte ! ..

MALAGA, *à part.*

ITE :

SCÈNE X.

LES MÉMES, POLICHINELLA, CACHNÉ.

CORNARO, *d'un air triomphant.*

Viens, Polichinella ! venez aussi, Cachné !
Emportez cet objet par nous empoisonné...

Et comme aux curieux il faut que l'on réponde,
Vous direz : c'est ainsi qu'elle est venue au monde !
Si l'on ne vous croit pas, envoyez aux Français...
Là, tout devient croyable...

MALAGA *à part, levant les mains au ciel.*

Excepté les succès !

(*Polichinella et Cachné emportent Castorine évanouie qui fredonne toujours l'air de : Trottin la la. Cornaro offre son bras à Malaga, en chantant avec elle le même air que répète l'orchestre.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La chambre à coucher de Malaga : une alcove au fond, fermée par des rideaux ; à droite du spectateur, un divan, sur lequel est placé une brochure.

SCÈNE PREMIÈRE.

MALAGA.

Messieurs, excusez-mous ; c'est encore une alcove !
Il faut bien du décor, quand l'intérêt se sauve.
Trois lits, me direz-vous, c'est doré à concevoir...
Trois lits dans une pièce ! alors c'est un dortoir ;
Et l'on peut y dormir ? oui, messieurs, je m'en vante ;
(Remarquez-vous, parfois, comme j'étais méchant ?)
J'ai fait placer ici l'objet sur le dovet ;
(Vous savez cet objet ! cet objet qui bavait !)
Voyons ! voyons un peu comment elle se porte...
On entend Castorine ronfler très-bruyamment.
Elle ronfle ! bravo ! c'est bien pour une morte !
C'est très-bien de sa part !

SCÈNE II.

MALAGA, CACHNÉ.

CACHNÉ.

Eh bien ! le Cornaro,
Que devient-il ?

MALAGA.

Eh mais ! un superbe zéro ;
Il est allé somner, ayant fini son rôle,
Ainsi que Psalmodi.

CACHNÉ.

Tiens ! tiens ! c'est assez drôle.

MALAGA.

Je suis de ton avis.

CACHNÉ.

Comment ? ils n'en sont plus ?
Plus du tout ?

MALAGA.

Plus du tout. On a soufflé dessus ;
Cornaro.

Disparaît ! comme on fait envers une mouscade,
Que sous un gobelet on envoie à Grenade.

CACHNÉ.

Comment ? anéantir deux héros vertueux !
Avant le dénouement ? c'est assez dangereux.
Et, pour sauver la pièce, en ce péril extrême,
Vous arrivez, vraiment, comme mars en carême.

MALAGA.

Va, Cachné, ferme tout bien hermétiquement,
Ne laisse entrer personne, excepté mon amant.

CACHNÉ.

Si quelqu'autre venait ?

MALAGA.

Dans cette conjoncture,
Pour le faire sauver, montre-lui la brochure
Que voici.

(*Elle prend la brochure.*)

CACHNÉ.

Qu'est-ce donc ?

MALAGA.

C'est un in-octavo,
Qu'assez vulgairement on appelle *Angelo*.
Et tu le lui liras, sans décors, sans actrices,
Entièrement privé de tous ses artifices,
Je te réponds du reste. Allons, va-t'en, Cachné,
Et comme on cache tout ici, cache ton né.

SCÈNE III.

MALAGA, MOLLEFFO.

MALAGA.

Ah ! qu'une pauvre femme !...

MOLLEFFO, *entrant d'un air furieux.*

A bas le monologue !

MALAGA, *jetant un cri.*

Ah! vous m'avez fait peur. *(A part.)* Je l'ai pris pour un
(Haut) Quoi! plus de gras de jaune! (dogue.)

MOLLEFFO, *d'une voix sombre.*

Ah! mon cœur est aigri;
 Vous en voyez l'effet! mes mollets o! t maigri,
 Réduit par le chagrin (et j'ai honte à le dire)
 Au format révoltant de deux bâtons de cire
 A cacheter.

MALAGA, *pleurant.*

Hélas! Quel malheur!

MOLLEFFO.

Être abject!

MALAGA, *d part.*

Mais qu'a-t-il donc?

MOLLEFFO.

Je viens vous manquer de respect.

MALAGA.

Ah! to l'aimais donc bien, dis-moi, ta Castorine?

MOLLEFFO.

Si je t'aimais! autant que je vois abominer;
 Je l'aimais comme un pauvre aime un morceau de pain
 Et vous, je ne peux pas vous sentir.

MALAGA, *avec mépris.*

Galopin!..

MOLLEFFO.

Je l'aimais, je l'aimais comme une cuisse d'oie,
 Comme un poulet sauté, comme un pâté de foie
 Gras.

MALAGA.

Ah! tu l'aimais donc? et tu ne m'aimais pas...
 Eh bien! oui, c'est par moi qu'elle a sauté le pas.

MOLLEFFO, *d part.*

Elle le dit... très-bien! elle le dit sans rire!
 On ne me dira pas que je le lui fais dire.

MALAGA.

Oui, c'est moi qui, sans crainte...

MOLLEFFO.

Eh bien?

MALAGA.

Hier, mardi,

Lui fis prendre un bouillon d'une heure avant midi.
 Ah!

MOLLEFFO.

Ah!

MALAGA.

Ah!

MOLLEFFO.

Ah! très-bien! enchanté de l'apprendre.
 Vous jouez ce jeu-là, nous pouvons nous entendre.
 Vous avez dit tantôt: Moi, j'en ai du poison...

MALAGA.

Après?

MOLLEFFO.

Moi, pour rimer, je possède un poinçon!

MALAGA.

Quoi! par cet instrument faut-il donc que je meure?

MOLLEFFO.

Et pour t'y préparer, je vous donne un quart d'heure.

MALAGA.

Castorine est une heure, au moins, de son mari;
 Le temps depuis tantôt est donc bien touché?

MOLLEFFO.

Tu veux me poinçonner? eh bien! moi, je t'arrête,
 Scélérat moyen-âge; à la fin, ça m'en annuie.
 Eh! qui m'a donc bâti tes drames actuels,
 Où les gens innocents sont toujours criminels,
 Où l'absurde remplit, où le bon sens expire?...
 Vous retournez Schiller, vous retapez Shakspeare;
 S'ils pouvaient revenir, hélas! des sables bords
 Ils crieraient: au voleur! Vous dévrouvez les morts!
 Malheureux! Et pour mieux déguiser leur duplicité,
 Vous mettez hardiment du vernis sur la ramille!
 Du moins, monsieur Fétis, aux concerts ennuyeux,
 Ne nous rend pas en halté, il nous dit: c'est du vieux.
 Mais vous! Champollion des muses endormies,
 Est-ce d ne innover qu'exhumer des momies?
 Un seul titre est à vous, gardez-le tout entier!
 Inventeurs de la barbe à la François premier.

MOLLEFFO.

Te tairas-tu?

MALAGA.

Le meurtre et l'affreux snobisme,
 Nous pourrissent partout de leur face livide.
 Chatter ton empoisonne au lieu de travailler,
 Et qu'elle est la morale, enfin? un escalier!
 Escalier eutieux! espèce de symbole,
 Qui semble nous montrer comment l'art dégingole...

MOLLEFFO.

Encor...

MALAGA.

Ce n'est pas tout les modernes faiseurs
 Eroquent maintenant l'art des magistres;
 Et l'on ose endormir, au milieu du prétoire,
 Un procureur du roi, sur son réquisitoire.
 Ah ça! c'est du nouveau, car nous avons, hélas!
 Des procureurs du roi qui ne s'endorment pas!

MOLLEFFO.

Ah! tu pourrais toujours! eh bien! tiens, enragée,
 Vlan! vlan! voilà pour toi.

(Il la frappe de son poinçon.)

MALAGA.

Merci, bien obligée!

C'est un cœur, j'ai senti!

MOLLEFFO.

Quoi! tu ne tombes pas?

Allons donc! tombe donc!

MALAGA.

Pourquoi? j'ai fait deux pas!
 Tout doucement, vois-tu, sous moi je me d-rôbe,
 Car je ne voudrais pas trop chiffonner ma robe.

*(Elle tombe doucement sur le divan.)*MOLLEFFO, *d part.*

O femme archi-soigneuse! et quel plaisir on a
 De poignarder quelqu'un qui tombe comme ça!

MALAGA.

Je suis morte, à présent! ta main! que je la baise!

MOLLEFFO.

Si ça te fait plaisir, ma foi, j'en suis bien aise.
 Ne mords pas!

MALAGA, *d part.*

Un seul mot de moi l'eût retenu!

Mais j'ai voulu jonir d'un trépas sangrenu...
Charon, comme il l'eotend, se consult et se venge !

SCÈNE IV.

CASTORINE, sur le lit,

Coucou !

MOLLEFFO, étonné.

Coucou !

MALAGA, d'un air affirmatif.

Coucou !

MOLLEFFO.

Quels accens ! Dieu ! qu'entends-je ?
Castorine sur pied ! revenant fémisio !...

(Castorine se jette dans les bras de Molleffo.)

MALAGA.

Elle a bu du champagne et oon pas du vein !

CASTORINE.

Pardonne, Molleffo, si je suis peu gazée...
Quand on a bu...

MOLLEFFO.

Comment ?

MALAGA.

C'est moi qui l'ai grisée ;
Moi-même, moi pour toi !

MOLLEFFO.

Toi pour moi ?

CASTORINE, à Malaga.

Vous pour lui !

MALAGA.

Moi !

MOLLEFFO.

Toi ?

CASTORINE.

Vous ?

MOLLEFFO.

De prénoms quel déluge inoui !

MALAGA, se relevant vivement.

Ne vous amusez pas ; faites comme les autres.

CASTORINE.

Qu'entendez-vous par là ? quels projets sont les vôtres ?

MALAGA, tirant sa bourse.

Voilà chacun six sous ; prenez un omnibus,
Et faites-vous mener barrière des Vertus.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CORNARO, sortant d'une trappe souterraine.

CORNARO, d'un air furieux.

Je veux en être, moi !... l'un osera peut-être
Finir un mélodrame en l'absence du traître.
Pardn si je te dis ; mais c'est fort idiot,
Suis-je un père Sournois. Cassandee na Gorint ?
Suis-je donc un hors-d'œuvre, un inutile article ?
Une cinquième rue ajoutée au tricycle ?
Ma femme se marie... ah ! parbleu ! c'est fort neof ;
Sans mon consentement ?

MALAGA.

Vous vouliez être veuf,
Vnâh, selon nos vœux, les choses arrangées,
Vous n'aurez dans neuf mois qu'à payer les diables.

CORNARO, serrant la main de Malaga.

Ah ! vous me convainquez ! et sans crier : baro !
J'y consens... aussi vrai que je suis Cornaro !

CASTORINE.

Mais, moo vieux bêtat d'homme, êtes-vous en démenée ?

CORNARO, d'un air sentimental.

Il faut toujours finir ainsi que l'on commence...
Ao lever du rûleu, je o'étais pas très-ên,
Je fus sot au milieu, je suis bête à la fio.

MALAGA, d'un air inspiré.

Ecootez mes conseils ! qu'ils vous soient profitables !

CORNARO, étonné.

Quoi donc ?

MALAGA.

Sollicitez un lit aux Incurables.
(Cornaro fait un mouvement pour sortir, Malaga le retient.)

Vous y verrez un couple à vos destins oné,
Le vieux de Marion et le vieux d'Hernaoui.

CORNARO, d'un air étonné.

Mes cousins ! qu'on s'embrasse et que tout ça finisse !
Eponsez mon épouse

(Il offre une prise à Molleffo et à Castorine qui éternuent.)

Et que Dieu vous bénisse !

(Il les bénit. L'orchestre joue l'air : Où peut-on être mieux ?)

MALAGA, au public.

Messieurs ! vniçi la chose ! no théâtre voisin,
On a fait de cet homme un curieux coquin ;
Ce farouche est censé tyranniser Paroue,
Lorsqu'un fond de lui seul tout le monde se jone.
Chacun le fait aller, ma parole d'honneur,
Comme l'on fait aller un pauvre rémouleur.

(Castorine, Cornaro et Molleffo rient.)

Comment se fait il donc que la fonde s'y porte ?
J'en conviendrais, messieurs, l'objection est forte !

C'est que, pour faire admettre une absurde action,
Le drame s'est placé sous l'invocation
De deux nous protecteurs, anges de notre scène,
C'est sainte Kettybell et sainte Célestine.
La critique à leur vue expire sans écho :
On voit Mars et Dorval ; on oublie Angelo.

CORNAPO.

Enfin, résignons-nous, et malgré vos malices,
Faut-il le voir ce drame ?

MALLO.

Allez voir les actrices.

Au public.

Et vous aussi ! pourtant revenez dans ces lieux.
Parodistes hardis de talents gracieux,
Heureux si nous pouvons, effleurant leur couronne,
Recueillir quelques-uns des braves qu'on leur donne !

FIN.

66858